

Georges Canguilhem, philosophe des sciences

Actes du colloque du Collège international de philosophie
Editions Albin Michel, 1993. 140 francs.

Que penser d'un homme qui envoie ce message aux organisateurs d'un colloque autour de son oeuvre : « ... Il ne m'est pas possible, à mon âge, de faire autrement que j'ai toujours fait, c'est-à-dire de considérer ce qu'on appelle mon oeuvre comme autre chose que la trace de mon métier. Que certains de mes étudiants en soient reconnaissants me touche, je les en remercie, mais il m'est impossible de paraître devant eux réunis » ? L'oeuvre avant l'homme. Les élèves sans le maître. Ce culte du détachement est le signe d'un évitement : plutôt la bibliographie que la biographie.

Proche de Cavallès, il est l'auteur de plus de quatre-vingts études d'histoire des sciences. Pratiquant une philosophie « au scalpel », G. Canguilhem a une méthode : Michel Foucault classait Canguilhem dans une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept aux côtés de Cavallès, Bachelard, Koyré. Pourtant, Michel Fichant souligne combien la philosophie est une idée d'une critique du jugement dont le champ d'application est constitué des valeurs, des normes et des concepts. Refusant de constituer dans la forme d'un discours séparé l'histoire des sciences, Canguilhem, selon Etienne Balibar, a su dégager les idéologies et les imaginaires scientifiques. Les techniques ne sont pas exclues de l'objet philosophique pour celui qui fut, dans les années soixante, le directeur de l'Institut d'histoire des sciences et techniques.. Professeur de terminale avant la guerre, dont le regretté Jacques Piquemal fut l'élève, il devient philosophe docteur en médecine en publiant en 1943 sa thèse et un premier livre : « Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique ». Comme le souligne Jean-Pierre Seris, l'histoire de la vérité trouve dans l'expérience de la science ses modes de constitution. Il cherche à lire « les normes, principes et axiomes de la science physiologique comme oublis, travestissement, déguisements ou expression des normes imprescriptibles du vivant ». Claude Debru précise combien il ne faut pas confondre philosophie de la vie avec philosophie biologique ou philosophie médicale. Ce que François Gros prouve par la modification de norme introduite depuis le développement de la génétique. Anne-Marie Moulin accentue le trait en démontrant combien Canguilhem refuse de réduire la médecine à la biologie en permettant à la philosophie de dégager les caractéristiques de l'expérience médicale. En 1956, Canguilhem prononce sa conférence : « Qu'est-ce que la psychologie ? » : Elisabeth Roudinesco reconstitue le contexte en montrant comment, contre le projet unitaire de Lagache, Canguilhem pressent le retour de la psychophysiologie comme science naturelle et refuse la constitution d'une science de la subjectivité désignant le comportementalisme comme le projet de réduire l'homme à un instrument biologique. L'évolution est aussi un concept de l'épistémologie de Canguilhem. Yvette Conry précise comment la métamorphose est la tentative de la vie pour préserver sa normativité. Canguilhem écrit « l'histoire parallèle de la double invention de la théorie de l'évolution et l'effort de réorganisation du savoir biologique ». Pascal Tassy refait le chemin de la résurgence idéologique actuelle de la loi de Haeckel selon laquelle l'ontogenèse récapitule la phylogenèse.

Cet ouvrage nous permet surtout de relire la conférence de 1980 : « Le cerveau et la pensée ». Il y reconstitue l'histoire des liaisons entre les deux sans jamais céder aux sirènes réductionnistes du connexionnisme (cerveau-ordinateur) et de la psychopharmacologie. Privilégiant la signification comme critère de démarcation, Canguilhem indique combien la barbarie est la limite des neurosciences actuelles qui souhaite contrôler la pensée et les affects par le cerveau. Francisco J. Varela trouve dans les objections de Canguilhem le moyen de réaffirmer sa thèse de l'autonomie du sujet incarné. L'inscription corporelle de l'esprit était

déjà pensée par la différence entre le traitement de l'information et le sentiment incarné inséparable du vivant. Le matérialisme de G. Canguilhem, selon Alain Prochiantz, permet à l'instar de Claude Bernard de séparer la physiologie du réductionnisme physico-chimique. Selon Dominique Lecourt, « Canguilhem formait le vœu qu'à la notion philosophique généralisée d'individualité vînt correspondre ce qu'il annonçait comme « une théorie générale du milieu, d'un point de vue authentiquement biologique » qui comprendrait « l'homme technicien et le savant... ».

A un moment où le matérialisme semble glisser inexorablement vers la réduction, la pensée de G. Canguilhem nous sert de guide : non pas pour exercer une quelconque police épistémologique, mais pour construire une conception dynamique de la matière qui prenne en compte la dimension du sujet. Ce livre est la preuve de la vitalité de ce projet.

Bernard ANDRIEU